

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



AFRIQUE MÉRIDIONALE



STATIONS DE BÉRÉE ET DE MOTITO.

Encore la sécheresse au Lessouto. — Lettre de M. Maitin. — Les sorciers démasqués et les progrès de la foi. — Extrait d'une lettre de M. Duvoisin. — Lettre de M. Frédoux. — Un réveil à Motito. — Conversion et retour à l'Évangile.

Comme on pouvait s'y attendre, nos missionnaires se voyant appelés, dans le même moment, à nous rendre compte de l'état de leur œuvre et des incidents qu'elle a présentés pendant l'année dernière, tous s'étendent plus ou moins longuement sur les menées des imposteurs qui ont profité de la sécheresse, dont le pays a tant souffert, pour raviver d'anciennes superstitions. Malgré ce que nous en avons déjà dit, dans nos livraisons précédentes, nous croyons devoir communiquer à nos lecteurs une lettre de M. Maitin qui roule presque en entier sur ce sujet. Outre les choses édifiantes qu'elle contient, elle nous paraît avoir un intérêt spécial en ce qu'elle établit, d'une manière frappante, le fait important que les devins ne croient plus pouvoir agir sur le peuple sans se réclamer du Dieu que les missionnaires annoncent

et sans mêler quelques-unes des vérités de sa Parole aux mensonges qu'ils débitent.

Voici ce qu'écrivit le missionnaire de Bérée, en date du 28 janvier : « Dans tout le Lessouto, la croyance à de soi-disant prophètes s'est emparée plus ou moins des esprits et a détourné les cœurs de ces vérités, toujours antipathiques à l'homme naturel, que nous avons mission de répandre; mais nulle part peut-être plus qu'à Bérée, ne s'est fait sentir l'influence pernicieuse que pendant quelques mois ont exercée une Manchoupa et un Katsi, pour ne pas parler d'autres qui ont aussi prétendu faire les inspirés. Ces deux personnages vivant à une petite distance de Bérée et se trouvant particulièrement favorisés par le chef Mashoupa, ont attiré des foules avides d'entendre leurs oracles. Mêlant quelques-unes des vérités annoncées par les missionnaires aux rêveries de leur imagination malade, sinon diabolique, ils ont si bien su éblouir leurs adeptes que ceux-ci se sont livrés à des cérémonies toutes plus absurdes les unes que les autres. Quand un chef comme Mashoupa, qui a précédemment senti la puissance de l'Évangile, se faisait l'exécuteur de pratiques qui, à son dire, devaient sauver la nation, comment s'étonner que ses sujets non encore complètement gagnés à la vérité fussent entraînés à désertir le culte des chrétiens? Aussi, à mesure que les prédictions relatives à la guerre et à la pluie se succédaient, et que le jeune chef mettait tout en œuvre pour conjurer les malheurs qui, d'après lui, menaçaient le peuple, perdions-nous l'un après l'autre des auditeurs assidus, mais mal affermis. Bientôt il ne nous resta plus que les membres de l'Église qui, grâce à Dieu, ont été préservés de la contagion et n'ont pas craint de s'attirer la désapprobation du chef, soit en refusant de donner le blé destiné à obtenir de la pluie, soit en condamnant les pratiques auxquelles on avait recours. Malgré toutes les prédictions et les cérémonies, la délivrance ne venait pas; le bétail commen-

çait à périr, et la perspective d'être privé d'une récolte cette année devenait de plus en plus effrayante. Les Bassoutos commençaient à s'apercevoir qu'ils s'étaient fourvoyés en mettant leur confiance dans des choses de néant. Déjà des païens se hasardaient à dire qu'il fallait prier le Dieu des chrétiens, et abandonner les imposteurs qui avaient trompé les chefs. Mais Mashoupa tenait bon. Un jour il vint me saluer, et, comme il entra dans notre demeure, quelqu'un me dit qu'il revenait de chez le prophète Katsi. C'était le moment ou jamais de faire appel à ses sentiments d'autrefois et de lui montrer les conséquences de la voie qu'il suivait. J'eus un long entretien avec lui, mais sans résultat apparent. Quelques jours se passent cependant, et quelle n'est pas ma surprise de recevoir un message de Mashoupa qui me prie instamment d'aller prêcher chez lui le dimanche. N'ayant pas donné une réponse positive, un second messenger me fut envoyé. Je chargeai deux membres de l'Eglise de faire les services dans la station, et, accompagné de M. Duvoisin, je me rendis auprès du chef. Peu de jours auparavant j'avais entendu parler d'un nouveau prophète, qui avait fait son apparition d'abord à Morija et ensuite à Thaba-Bossiou. Mais j'ignorais que déjà il était chez Mashoupa, où, tenant à la main un exemplaire d'un Nouveau Testament en hollandais, soigneusement enveloppé dans un mouchoir, il se donnait comme envoyé de Dieu. Mashoupa parut très satisfait de nous voir, et je puis dire que je ne l'avais jamais vu déployer un tel zèle pour faire venir les habitants de son village au service. Une grande congrégation était déjà formée qu'il envoyait encore de maison en maison l'ordre que personne ne manquât à la réunion. — Le service terminé, Mashoupa fit rester hommes et femmes, et s'adressant à moi, il dit : « C'est bien, Monsieur, que vous soyez venu ; vous nous avez instruits ; je désire que vous entendiez maintenant un Mossouto qui nous est arrivé ces jours derniers de la colonie.

Il y a quelque chose de miraculeux non-seulement dans ce qui lui est arrivé, mais aussi dans les choses qu'il nous annonce. Ecoutez-le, interrogez-le, si vous le désirez ; vous nous direz ensuite ce que vous pensez de ses enseignements. » Naï, c'est le nom du soi-disant envoyé de Dieu, parla longuement. Evidemment il s'efforçait d'appuyer sa mission en se servant d'un langage plus ou moins biblique, répétant qu'il fallait prier Dieu et cesser de croire aux sortilèges, etc. Je lui fis des questions, réfutant dans ses réponses ce qui méritait de l'être, mais tout en le suppliant de penser au salut de son âme et de s'instruire des choses de Dieu avant de prétendre enseigner les autres. Une voix se fit entendre, c'était celle de Mashoupa : « Tu as peur, Naï ! pourquoi trembles-tu ainsi devant le missionnaire ? Tu hésites, tu n'oses pas dire en sa présence tout ce que tu nous as dit en particulier ! » Ceci me donna occasion d'adresser de sérieux avertissements à mes auditeurs et à Naï en particulier que j'invitai néanmoins à venir dans la station apprendre à connaître le Seigneur. Le dimanche suivant, il était au nombre de mes auditeurs. Après le service, je lui parlai et quelques membres de l'Église l'exhortèrent aussi. Sa mission était finie ; le lendemain il quittait le village de Mashoupa, comme il nous l'avait annoncé.

« A dater de ce moment, un changement visible se manifesta dans les dispositions des habitants de la station... Il faut prier Dieu, il n'y a que Dieu qui puisse nous donner de la pluie, répétait-on de tous côtés. Mashoupa, non content de venir lui-même aux services du dimanche, envoyait dans les villages inviter hommes et femmes à se rendre à la maison de prière. Pendant environ deux mois l'affluence de nos auditeurs a été telle que souvent notre chapelle, qui est assez vaste, était entourée d'une foule de personnes qui ne pouvaient pas trouver place dans son enceinte. Nous ne nous faisons pas d'illusion : ce qu'on venait chercher, nous ne l'i-

gnorions pas, c'était moins le pardon des péchés que la pluie qu'on avait vainement demandée à de faibles créatures. Ce n'était pas cependant sans éprouver un vif sentiment de reconnaissance envers le Seigneur que nous voyions les projets de l'ennemi de notre œuvre déjoués, et toute puissance attribuée au Dieu de l'Évangile. Et puis, à supposer que tous ces auditeurs nouveaux cessassent de fréquenter le culte, dès que la cause de leur détresse n'existerait plus, nous avions au moins le privilège de parler à beaucoup d'âmes de l'amour du Sauveur dont quelques-unes pourraient tôt ou tard être touchées. Quoi qu'il en soit, tout en prêchant la repentance envers Dieu et la foi en Jésus-Christ, nous avons demandé au seul dispensateur de tous biens les pluies nécessaires à la terre, et une fois de plus il a été reconnu que ce n'est jamais en vain qu'on invoque Dieu.

« Comme je m'y attendais, quand l'objet après lequel nos Bassoutos soupiraient a été obtenu, notre auditoire a beaucoup diminué. Je bénis Dieu toutefois de ce que beaucoup d'âmes ont reçu des impressions qui ne leur ont pas permis de rentrer dans l'indifférence où elles se trouvaient avant ce mouvement. Ces personnes continuent à assister aux services religieux. Elles n'ont pas encore fait de démarches qui me permettent de les considérer autrement que comme bien disposées, quoiqu'un changement réel se soit opéré en elles.

« A l'époque de mon arrivée dans le Lessouto, je remarquai plus d'une fois un jeune homme assis à la porte de M. Casalis. La figure à moitié cachée dans son manteau de peau, il poussait des soupirs en attendant le moment de pouvoir parler à son pasteur. On ne sait si c'était fourberie ou faiblesse de sa part, mais pendant assez longtemps il se conduisit d'une telle manière qu'on le considéra comme un homme dangereux pour les chrétiens. Enfin il quitta la station de Thaba-Bossiou, et depuis plusieurs années je ne l'avais plus revu. A la fin du service qui eut lieu chez Mashoupa, un in-

dividu m'aborda avec ces paroles : « Qu'elles sont sérieuses les vérités que vous venez de nous annoncer, et combien nous sommes coupables de les avoir repoussées ! » — Qui êtes-vous ? — Ne reconnaissez-vous pas Mokhésing ? C'était l'homme en question. Depuis lors, lui et sa femme n'ont pas manqué de venir tous les dimanches aux services. Je n'ajoute qu'un mot à leur sujet : les païens de leur village les comptent au nombre des chrétiens.

« Si je devais juger des progrès de l'œuvre par le nombre de nos candidats actuels, je dirais que nous avons lieu de nous attrister. Vu des déceptions antérieures, je n'ai pas cru devoir baptiser ceux que j'instruisais déjà l'année dernière. Aujourd'hui je pourrai, avec plus de confiance, admettre dans l'Église ceux qui ont persévéré. Si je suis affligé de n'avoir pas eu le privilège de recevoir de nouveaux catéchumènes dans ma classe, je ne crois pas pour cela que l'Évangile n'ait pas gagné du terrain à Bérée. Parmi nos auditeurs se trouvent des personnes qui, sans avoir été reçues formellement dans l'Église, n'en sont pas moins, je le crois, sous l'influence de la grâce de Dieu, qui les prépare pour le royaume des cieux. Ainsi un jeune homme qui vivait à une certaine distance de la station, assistait à nos services sans que j'eusse jamais eu l'occasion de m'entretenir avec lui. Il tombe malade, une femme, membre de l'Église, le visite, l'exhorte et prie avec lui. Peu à peu le cœur du jeune homme s'ouvre, il fait part de ses sentiments à la chrétienne qui le presse de se convertir, il déclare que dès qu'il sera guéri il ira parler au missionnaire, parce qu'il veut appartenir à Dieu. Mais le mal empire, et Elisabeth renouvelle ses visites. Un jour, elle trouve les parents réunis faisant des préparatifs pour purifier le malade. Celui-ci protestait, parlait de sa foi, de sa confiance en Dieu et les engageait à abandonner ces choses futiles pour s'occuper de leurs âmes. Apercevant la chrétienne, il lui dit : « Viens, oh ! viens, ma

mère. N'est-ce pas toi qui es véritablement ma mère, toi qui m'as fait connaître le chemin du salut ? Je n'ai pas besoin de leurs purifications ; je suis un pécheur, mais c'est le sang de Jésus qui me purifie. » Des encouragements lui étant adressés, « Parle, ma mère, dit-il, tes paroles me font du bien. Je vais partir, prie encore une fois pour moi pour que je quitte ce monde en paix. » La prière terminée, le malade saisit la main de sa mère en la foi, et ses dernières paroles furent : « Adieu, ma mère, bientôt tu me retrouveras dans le ciel, auprès de Jésus ! » — A part quelques fautes plus ou moins graves qui ont attiré sur leurs auteurs la censure de l'Église et leur suspension de la Sainte-Cène, les membres du troupeau ont donné des preuves que leur piété s'affermirait. Je bénis le Seigneur de ce qu'aucune des personnes qui nous ont attristés par une conduite en désaccord, en certains points, avec leur profession de foi, n'a abandonné l'Évangile pour retourner au paganisme. Ce sont des faiblesses, des inconséquences que nous avons à déplorer, cette année, plutôt que des chutes graves. Tout considéré, je crois que l'œuvre du Seigneur a fait des progrès dans l'Église et hors de l'Église.

« Nous nous affligeons quelquefois, et avec raison, en voyant nos plus belles espérances s'évanouir comme un songe. Qu'y a-t-il en effet de plus cruel pour le cœur du missionnaire que d'apprendre qu'un de ses enfants en la foi est rentré dans le monde ? Et cependant le Seigneur peut lui ménager un sujet de joie qui ne saurait être comparé qu'à celui de la douleur qu'il a ressentie. Il y a environ deux ans, un membre de notre Église nous quitta tout-à-coup, et alla se fixer dans un village païen où il ne tarda pas à redevenir en apparence ce qu'il était avant sa conversion. Le missionnaire, des membres de l'Église cherchèrent inutilement à ramener cette brebis égarée. Il y a quelques jours, ce pauvre jeune homme vint me trouver. Il était dans un état difficile à décrire. L'émotion lui permettait à peine de parler, il confessait ses

péchés et demandait pardon. Depuis quelques mois déjà, il avait renoncé à sa vie du péché et il se trouvait dans le plus douloureux isolement. Quand je lui demandai comment il avait été réveillé, il me répondit : « Cette parole de Jésus, malheur à celui par qui le scandale arrive ! a été pour moi comme une épée qui m'a percé le cœur. J'ai voulu l'oublier, cette parole, mais je l'ai entendue répéter : malheur ! et ma conscience a été forcée de répondre : oui, malheur à toi, tu as scandalisé l'Eglise, tu as scandalisé les païens eux-mêmes ! » Est-il nécessaire d'ajouter que ce jeune homme demande à reprendre sa place parmi nous ?

« L'école a été tenue par Mme Maitin. A quelques exceptions près, elle a été fréquentée par une quarantaine d'enfants. Des leçons régulières ont également été données tous les dimanches soir.

« Le triste état du pays, résultant de la sécheresse, et les exigences de l'œuvre ne nous ont pas permis d'entreprendre un voyage, pour cause de santé, qui avait été sanctionné par la Conférence. Je voudrais pouvoir ajouter qu'il n'est plus nécessaire. Tout ce que je puis dire, c'est que nous ne remplissons nos devoirs qu'avec peine et que nos forces sont épuisées. Que le Seigneur nous soit en aide !

« Notre cher frère, M. Duvoisin, est avec nous, et, avec son secours, je ferai tout ce que je pourrai pour que la station de Thaba-Bossion souffre aussi peu que possible de l'absence de mon bien-aimé collègue, M. Jousse. Une petite collecte en faveur de la Société a produit 139 fr. J'envoie la liste des donateurs.

« Recevez, Messieurs et très honorés directeurs, l'expression de mes sentiments respectueux et de mon dévouement en Jésus-Christ.

J. MAITIN.

Ainsi que le fait entendre la fin du rapport du missionnaire de Bérée, M. et Mme Jousse doivent momentanément interrompre leurs travaux à Thaba-Bossiou. Ils ont été autorisés par le Comité, pour d'importantes raisons, à venir passer quelque temps au milieu de leur famille et de leurs amis. Ils amènent quatre enfants missionnaires, que leurs parents désirent faire élever en France. Thaba-Bossiou va ainsi passer provisoirement sous les soins de M. et Mme Maitin dont le poste habituel sera occupé par M. Duvoisin. On jugera des sentiments avec lesquels ce jeune serviteur de Christ entre en fonctions, par ces lignes que nous venons de recevoir de lui :

« Voici six mois que je suis dans le Lessouto. J'ai partagé ce temps entre Thabana-Moréna et Bérée, et, sauf Hermon, j'ai fait tout le tour des stations. Partout j'ai été enchanté de l'accueil que l'on m'a fait. Combien d'amis excellents ! Somme toute, j'ai été trompé en bien : la réalité m'a paru plus riante que le tableau que j'avais rêvé. Je suis entré dans la carrière missionnaire avec appréhension et surtout par sentiment de devoir ; j'y resterai maintenant par goût. Il est vrai que je n'en connais encore que les roses ; quand les épines se feront sentir, peut-être tiendrai-je un autre langage. Je suis donc à Bérée, chez nos amis Maitin ; bientôt je prendrai leur place. J'aime infiniment mieux cela que d'avoir à fonder moi-même une station, du moins au commencement. Et ce qui me plaît mieux encore c'est la proximité de Thaba-Bossiou. Je pourrai toujours, lorsque je serai tenté de m'ennuyer, aller m'y refaire le cœur, tout en portant mes discours à corriger à M. Maitin. » — Parlant de l'état du pays depuis les pluies, M. Duvoisin ajoute : « La contrée est magnifique. Du sommet des montagnes jusqu'au fond des vallées, le Lessouto n'est qu'un tapis de verdure. Hier je suis allé avec M. Maitin escorter, jusqu'au Calédon, Mlle Daumas qui revenait d'une visite à Thaba-Bossiou. Quoique nous fussions

à cheval, l'herbe humide de rosée nous trempait jusqu'à mi-jambe. Le jardin de Bérée est fort beau, les pêches couvrent le sol. Le champ de maïs semble une forêt : nous en avons mesuré des tiges qui ont jusqu'à dix et onze pieds de hauteur. »

STATION DE MOTITO.

Lettre de M. FRÉDOUX, en date du 28 février 1863.

Messieurs et chers directeurs,

Vous apprendrez avec plaisir que le premier dimanche de cette année, seize adultes ont été admis solennellement, dans ce lieu, comme membres de l'Eglise ; cinq d'entre eux avaient reçu le baptême dans leur enfance ; je baptisai les onze autres, et avec eux quatorze enfants, qui tous, à l'exception d'un seul, étaient ceux des néophytes. Notre catéchiste de Mamousa se trouvait alors avec nous, et deux des candidats admis appartenaient au troupeau qu'il dirige.

Cette réception, Messieurs, a été principalement le fruit d'un mouvement religieux dont, jusqu'à présent, je vous ai à peine signalé l'existence, et sur lequel il convient que j'entre maintenant dans quelques détails.

Sur la fin de 1861, après notre retour du pays des Bas-soutos, nous vîmes se manifester parmi les habitants de Motito, un intérêt pour les choses spirituelles et des émotions religieuses auxquelles nous n'étions pas accoutumés. Ce fut comme des jours d'une pluie rafraîchissante venant à la suite d'une longue sécheresse. A l'église principalement, pendant le chant des cantiques, les âmes étaient vivement ébranlées. Quelques personnes gémissaient, sanglotaient et étaient forcées de sortir. Les réunions religieuses étaient nombreuses ; on accourait à l'école. Le mouvement atteignit jusqu'aux villages les plus païens.